

*Très chers amis,*

*Nous avons rendez-vous pour les exercices annuels de la Fraternité avec la question : « Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? » Un imprévu imposant et dramatique nous a contraints à renoncer à notre rencontre, que nous attendons tous toujours profondément. Cela n'a pas éliminé l'interrogation, la rendant plutôt plus incisive, à cause de la nature du défi que nous affrontons dans le monde entier. La situation qui s'est créée rend donc encore plus pressante la nécessité de nous confronter à cette question, en cherchant une réponse qui soit à la hauteur. Aussi nous a-t-il semblé nécessaire de continuer à nous tenir compagnie en cette période vertigineuse, dans laquelle le néant menace si fortement la vie de chacun. Nous désirons affronter cette provocation qui nous concerne tous sans battre en retraite. Cela nous permettra de vérifier si la connaissance et l'affection nouvelles, propres à la « créature nouvelle » générée par le Baptême, deviennent en nous « la conscience normale pour affronter l'ensemble des circonstances du réel » (L. Giussani-S. Alberto, J. Prades, Engendrer des traces dans l'histoire du monde, Parole et Silence, Paris 2011, p. 96). Don Giussani nous offre une précieuse suggestion de méthode pour réaliser cette vérification : « Pour que la mentalité soit vraiment nouvelle, il convient qu'à partir de la conscience de son "appartenance", elle soit continuellement engagée dans la confrontation avec les événements présents ». L'engagement dans la confrontation avec les événements présents est la méthode qui nous est indiquée pour que la mentalité devienne réellement nouvelle. En effet, « si la connaissance nouvelle n'atteint pas l'expérience présente, c'est une abstraction et en définitive elle n'existe pas. En ce sens, ne pas poser de jugements sur les événements est une mortification de la foi. » (Ibidem, p. 98). La promesse qu'une telle confrontation peut faire éclore en nous cette créature nouvelle qui naît du Baptême et s'éveille dans la rencontre avec une communauté chrétienne vivante rend fascinant notre chemin commun. Le texte que je prépare actuellement et sur lequel nous travaillerons dans les prochains mois veut en être l'instrument. Vous pouvez en lire l'introduction ci-dessous.*

Julián Carrón  
mai 2020

# QU'EST-CE QUI NOUS ARRACHE AU NÉANT ?

par Julián Carrón

## INTRODUCTION

« Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? »<sup>1</sup>  
Quelle puissance ont ces paroles du Psaume aujourd'hui, maintenant que nous avons pris conscience de façon plus lucide de notre néant, de notre fragilité et de notre impuissance, à cause d'un virus qui a mis en difficulté le monde entier ! Cette conscience que la circonstance du coronavirus nous a fait acquérir fait émerger encore davantage notre émerveillement (alors même que nous avons connu l'expérience de voir les autres s'éloigner de nous à cause de la contagion) devant la présence de Quelqu'un qui prend soin de nous, pour qui nous valons plus que l'univers tout entier : « Je t'aime d'un amour éternel, car j'ai pitié de ton néant ».<sup>2</sup>

Comment commencer la journée sans s'émouvoir de cette préférence que nous percevons à notre égard ? Encore plus en ce moment. De quelle nature est cette préférence ? La grâce d'avoir reçu cette nouvelle : nous ne sommes pas seuls face à notre néant, Il est là, le Christ est là. En effet, sa présence, une présence qui demeure dans l'histoire, est le don le plus précieux qu'il nous soit arrivé de recevoir. C'est pourquoi, chaque matin au réveil, nous demandons : *Veni Sancte Spiritus. Veni per Mariam*, afin que cette préférence vibre encore plus en nous et que nous puissions goûter toujours plus ce don, sans lequel nous ne parviendrions même pas à regarder notre condition existentielle.

« Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? » Telle est la question qui aurait dû guider nos exercices spirituels annuels, le geste le plus important de la vie de notre Fraternité. Si l'urgence sanitaire nous a imposé d'y renoncer, elle n'a pas pour autant éliminé la question, qui revêt au contraire un poids plus important à la lumière des événements récents. L'interrogation, envoyée à l'avance à tous ceux qui auraient dû participer, pour les aider à être attentifs à leur expérience propre et à la maturation de leur contribution personnelle, a suscité un important mouvement et une avalanche de gratitude. Comme cela s'était déjà produit l'an dernier,<sup>3</sup> c'est le signe que lorsque quelque chose rencontre notre humanité, avec toutes ses blessures, nous nous en apercevons et nous réagissons immédiatement.

« Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? » La question a semblé pertinente face à l'expérience de la vie ; elle a suscité une immense gratitude, et a été également perçue comme un grand geste d'amitié. Cela éclaire aussi le sens du mot amitié : on est amis pour s'aider à ne pas avoir peur des questions, même de celles qui engagent et inquiètent, qui blessent et secouent. Nous ne serions pas ensemble par amitié si nous les mettions de côté d'une manière ou de l'autre. Après avoir reçu la question posée, l'un d'entre vous m'a écrit en commençant sa lettre : « Excuse-moi si je ne te vouvoie pas. J'aimerais t'écrire comme à un ami, un ami auquel je demande de l'aide, un ami auquel je demande l'impossible. Et mes amis, je les tutoie ». Être amis signifie regarder en face, ensemble, avec toute notre humanité, tels que nous sommes, cette question : « Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? »

### 1. De quel néant parlons-nous ?

Si nous avons parlé de « néant », c'est parce que l'existence de l'homme contemporain (c'est-à-dire notre existence personnelle et sociale), paraît marquée par le nihilisme de manière toujours plus claire et évidente, sans éclat, et pourtant non sans effets visibles. Il ne s'agit pas d'un courant culturel, mais d'une situation existentielle. C'est cette situation que nous souhaitons observer, ne serait-ce que pour ses caractéristiques essentielles, non par plaisir de l'analyse ou de la description, mais bien avec la

---

<sup>1</sup> Ps. 8, 5.

<sup>2</sup> Cf. Jr 31, 3.

<sup>3</sup> L'auteur fait référence aux Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération intitulés « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? », tenus à Rimini du 12 au 15 avril 2019.

passion de l'homme désirant découvrir une voie qui permette à la vie de chacun d'entre nous d'avancer vers son accomplissement, dans les circonstances données, quelles qu'elles soient.

Quelles sont les caractéristiques de ce nihilisme qui, de manière plus ou moins explicite, plus ou moins consciente, s'est insinué dans notre manière de penser et de vivre ?

D'une part, celui-ci se présente comme un soupçon sur la consistance ultime de la réalité : tout finit dans le néant, y compris nous-mêmes. « À partir de la perception vertigineuse de l'apparence éphémère des choses se développe, comme défaillance et négation mensongère, la tentation de penser que les choses sont illusion et néant. »<sup>4</sup>

De l'autre, et en conséquence, il se présente comme un soupçon sur la positivité de la vie, sur la possibilité d'un sens et d'une utilité de notre existence, qui se traduit normalement par la perception d'un vide qui menace tout ce que nous faisons, en déterminant un désespoir subtil, même dans des vies trépidantes et pleines de succès, avec des agendas pleins de rendez-vous et de projets d'avenir.

Un célèbre film des années quatre-vingts, *L'histoire sans fin*, évoque cette situation de manière suggestive et efficace. Il s'agit du dialogue entre Gmork, le « serviteur du Pouvoir qui se cache derrière le Néant », et Atreyu, le jeune héros appelé à arrêter le Néant. « Les gens ont renoncé à espérer. Et ils oublient leurs propres rêves. C'est ainsi que le Néant se propage », déclare le premier. « Qu'est-ce que le Néant ?! », lui demande le second. « C'est le vide qui nous entoure. C'est le désespoir qui détruit le monde, et j'ai fait en sorte de l'aider [...]. Car il est plus facile de dominer ceux qui ne croient à rien. Et c'est la manière la plus sûre de conquérir le pouvoir. »<sup>5</sup>

Ces métaphores suggestives expriment quelque chose de l'attitude que nous désignons aujourd'hui par le terme « nihilisme ». Nous pouvons tous le reconnaître : le « néant qui se propage » dans la vie, le « désespoir qui détruit », « le vide qui nous entoure », c'est-à-dire qui devient un phénomène social. Peut-être le fait d'avoir dû nous arrêter à cause du coronavirus nous a-t-il fait nous demander, comme nous ne le faisons pas depuis longtemps, qui nous sommes, comment et de quoi nous vivons, et nous interroger sur la conscience que nous avons de nous-mêmes et des choses. Comme le dit Tolstoï : « Il suffirait à l'homme actuel de s'arrêter un instant dans son activité et de réfléchir, de comparer les exigences de sa raison et de son cœur avec les conditions de la vie telle qu'elle est, pour s'apercevoir que toute sa vie, toutes ses actions sont en contradiction incessante et criante [avec sa conscience], avec sa raison et son cœur ».<sup>6</sup>

Voici comment une jeune lycéenne a pris conscience d'elle-même en s'arrêtant pour réfléchir : « Pendant la première semaine de quarantaine, je crois avoir vécu, comme beaucoup d'autres, des moments de grand découragement. L'idée d'être enfermée à la maison sans voir mes amis ni mon copain, ou de ne pas pouvoir sortir librement, m'a terrorisée. Mais ensuite, j'ai passé une série de coups de fil qui m'ont fait repartir. J'ai en particulier appelé un ami qui, quand je lui disais : "ça va, mais pas trop", a voulu approfondir. En parlant avec lui, je me suis rendu compte que je ne me posais plus de questions depuis longtemps, je laissais tout me glisser dessus, un peu par peur, un peu parce que je ne voulais pas arriver à des réponses dérangeantes. Je me suis rendu compte qu'il était stupide de ne pas me poser de questions, si je n'étais pas heureuse ensuite. J'ai alors commencé à me demander ce qui me faisait vraiment peur, et je me suis aperçue que ce qui m'angoisse le plus, c'est le silence, parce qu'il m'amène à penser, il me met face à mes interrogations. Et la première raison qui fait que j'ai peur de me poser des questions est le fait que je crains de ne pas avoir de réponses. Cela explique pourquoi je fuis tant le silence inévitable qui m'assaille avant d'aller me coucher. Pour éviter qu'il ne me submerge, je fais en sorte de me remplir l'esprit de pensées de toute sorte, de façon à ne pas devoir faire les comptes avec moi-même, jusqu'à ce qu'arrive le sommeil. Je m'inquiète de la réponse que peuvent avoir certaines questions, je crains qu'elles ne me forcent à prendre en compte des aspects de moi que je ne veux pas connaître, ou qu'elles ne me fassent prendre une voie ardue. Comme l'a dit mon ami, je préfère vivre dans une bulle faite de sourires, de rires, de moments de découragement et de tristesse, tous extrêmement dévitalisés, rendus opaques. Je vis dans un manège

---

<sup>4</sup> L. Giussani, *L'uomo e il suo destino*, Marietti 1820, Gênes 1999, p. 13.

<sup>5</sup> Cf. *L'histoire sans fin (Die unendliche Geschichte)*, RTF 1984), scénario et mise en scène de Wolfgang Petersen.

<sup>6</sup> L. Tolstoï, *Zola, Dumas, Guy de Maupassant. Le « Non-agir »*, Édition Léon Chailley, Paris 1896, p. 83.

d'émotions qui me porte un jour au sommet, et me fait tomber le lendemain dans le découragement le plus sombre : je m'exalte pour le moment où j'expérimente cette émotion, pour tout remettre ensuite dans le tiroir des "belles expériences". Mais je me rends compte que cela ne me suffit pas, je veux bien plus, je veux quelque chose qui doit nécessairement être grand car, comme le dit Kierkegaard, "rien de fini, pas même le monde entier, ne peut satisfaire l'âme humaine qui éprouve le besoin de l'éternel." ».

Il y a quelques temps, *Tracce* décrivait le nihilisme dont nous parlons comme « un ennemi subtil, difficile à saisir et à déchiffrer parce qu'il ne se présente pas toujours sous des traits précis [...], mais revêt bien plus souvent les contours impalpables d'un prêt-à-jeter ».<sup>7</sup> Impalpable, et en même temps très concret. Un ami étudiant le décrivait en ces termes : « Le néant est bien plus subtil et rampant que je l'imaginai, ce petit néant quotidien qui risque bien souvent de dominer mes journées ».

Pour tenter d'éclairer au mieux le problème (que certains ne voient peut-être même pas, ou s'obstinent à ne pas voir), on peut dire que le soupçon sur le manque de consistance de la réalité, et la défiance envers la possibilité de sens et d'accomplissement de l'existence, se mêlent et se soutiennent réciproquement dans ce nihilisme qui nous concerne tous.

La forme actuelle du nihilisme peut ainsi se décrire comme un sentiment de vide extérieur (le contexte dans lequel nous vivons, qui se traduit parfois dans la « bulle faite de sourires, de rires, de moments de découragement et de tristesse, tous extrêmement dévitalisés, rendus opaques ») et intérieur (« je me rends compte que cela ne me suffit pas, je veux bien plus »), qui entraîne un affaiblissement du rapport à la réalité, aux circonstances qui, en fin de compte, semblent toutes insensées, sans paraître mériter un véritable assentiment de notre part. Il y a une sorte de *torpeur* du moi, qui freine l'implication vis-à-vis de ce qui arrive, même lorsqu'on est pris dans le vertige des activités frénétiques : ces activités qui, à l'improviste et pour un certain temps, ont été interrompues par le coronavirus, si bien que, peu ou prou, nous avons tous été « forcés » d'une manière ou d'une autre de nous demander où nous allons, ce que nous voulons faire de notre vie, ce qui peut effectivement la soutenir.

Lewis ajoute une nuance à cette description : « Les chrétiens, écrit-il dans une des célèbres lettres de Screwtape à Wormwood, définissent l'Ennemi [à savoir le Christ] comme "celui en dehors duquel on est soumis à la force du néant". Et il y a une grande force dans le néant ; assez grande pour dévorer les meilleures années de la vie d'un homme, non par la jouissance de péchés délectables, mais par quelques mornes *soubresauts de l'esprit* au sujet d'un je ne sais quoi, par l'assouvissement de curiosités si peu éveillées qu'il n'en est qu'à moitié conscient. »<sup>8</sup>

Torpeur, soubresauts de l'esprit et, comme l'observe Orwell dans son roman prophétique *1984*, *apathie* : « L'idée lui vint que la vraie caractéristique de la vie moderne était, non pas sa cruauté, son insécurité, mais simplement sa terne apathie nue, soumise. »<sup>9</sup> C'est une « terne apathie » qui ronge l'intimité du moi et creuse une distance, un fossé entre nous et ce qui arrive : « Je n'avais rien que j'aurais pu admirer dans mon entourage et qui aurait pu m'entraîner », écrit Dostoïevski.<sup>10</sup>

Rien ne semble donc en mesure d'engager vraiment le moi. Les relations que nous avons malgré tout, les choses que nous faisons malgré tout, tout nous ennuie, mêmes ce qui nous a enthousiasmé un temps.

Voilà le visage que revêt aujourd'hui le nihilisme : une asthénie, une absence de tension, d'énergie, une perte du goût de vivre. « Il y a plus de richesse, mais il y a moins de force ; il n'existe plus d'idée qui lie les cœurs, tout s'est relâché, tout s'est ramolli, tout est cuit ! Nous sommes tous cuits, tous, tous !... »<sup>11</sup>

---

<sup>7</sup> Cf. C. Esposito, « Il nichilismo della porta accanto » [Le nihilisme de la porte à côté], interview de Davide Perillo, Revue *Tracce Litterae communionis*, novembre 2019, p. 12-18.

<sup>8</sup> C.S. Lewis, *Tactique du diable*, Empreinte temps présent, Tharaux 2010, p. 61. L'italique est de nous.

<sup>9</sup> D'après G. Orwell, *1984*, Gallimard, Paris 1950, p. 109.

<sup>10</sup> F. Dostoïevski, *Les carnets du sous-sol*, Actes Sud, Paris 1992, p. 68.

<sup>11</sup> F. Dostoïevski, *L'idiot*, Plon, Paris 1887, p. 704.

C'est pourquoi le pape François soutient que, aujourd'hui, « la grave menace [...] est la perte du sens de la vie ».<sup>12</sup> Cesare Pavese l'exprime de manière poignante dans cette poésie écrite quand il avait à peine dix-sept ans : « Marcher dans les rues, solitaire / tourmenté en permanence par la terreur / de voir disparaître sous mes yeux / les créations longtemps désirées ; / sentir s'affadir dans l'âme / l'ardeur, l'espérance... tout... tout / et rester ainsi, sans un amour / [...] / condamné à la tristesse quotidienne ».<sup>13</sup>

Il y a quelques mois, une jeune étudiante m'écrivait : « Ces derniers temps, comme jamais auparavant, je me suis rendu compte que je vis des moments de néant, des moments où l'horizon de ma vie se caractérise par la chute du désir et où je disparaissais, vivant à moitié. Le néant en moi parle de manière délicate, il m'incite à m'économiser : économiser mes énergies, parce que seul ce que j'ai à l'esprit en vaut la peine, sans même prendre en considération d'autres propositions ; m'économiser dans les relations, parce qu'il ne vaut pas la peine de partager mes difficultés. Bref, il m'incite à vivre le minimum indispensable, et je me retrouve toujours plus aride et malheureuse. Pendant ces derniers jours de novembre aussi, j'ai l'impression de vivre dans une atmosphère sépulcrale : face aux nombreuses belles occasions, qu'il s'agisse du rapport inattendu avec les étudiants de première année ou du diplôme de mes amis en dernière année, je me trouve souvent enfermée dans mes pensées et mes difficultés. Je m'aperçois donc que je suis à la merci du néant, d'un mal-être que je ne sais pas expliquer ».

Un passage d'une lettre reçue récemment évoque la même expérience : « Étant à la maison sans travail [à cause du confinement imposé par l'urgence sanitaire], j'ai commencé à expérimenter sur ma personne ce qu'est ce néant dont tu parles. Si cette période n'est pas remplie par quelque chose qui dure, elle est vraiment totalement vide et je ne suis rien. »

Mais ce n'est pas tout. Les caractéristiques décrites s'assortissent en effet d'un sentiment d'impuissance à modifier notre attitude (« les contours impalpables d'un prêt-à-jeter », disions-nous), à nous relever, comme si nos efforts, et même certaines stimulations qui nous viennent de l'extérieur, ne suffisaient pas pour nous redresser, pour nous faire changer de regard sur nous-mêmes et sur les choses, pour nous faire percevoir l'épaisseur de la réalité et nous sauver du vide que nous percevons. C'est une expérience douloureuse commune à beaucoup de nos contemporains. « Mais rien en vérité ne peut empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité, le pressentiment que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour vous plonger dans un état de réelle souffrance. »<sup>14</sup>

Nous avons besoin de quelque chose qui soit en mesure de réveiller toute la portée de notre désir et qui nous rouvre à la provocation de la réalité, des circonstances, afin de pouvoir « vivre toujours intensément le réel. »<sup>15</sup> Nous constatons qu'il ne suffit pas que les choses arrivent, nous nous trouvons dans la situation de celui qui tente de gravir une pente et qui glisse en bas, revenant au point de départ. Nous retombons dans notre néant. Nous ne voyons pas ce qui peut l'empêcher, et nous ne comprenons pas d'où partir. Nous sommes profondément mal-à-l'aise avec nous-mêmes.

C'est le mal-être identifié chez les jeunes (mais qui s'étend à tous) par le psychanalyste Galimberti, dont nous avons cité une phrase à la journée de début d'année<sup>16</sup> : « Les jeunes ne vont pas bien, mais ne comprennent même pas pourquoi ».<sup>17</sup>

« Entendre cette phrase de Galimberti à la journée de début d'année, m'écrivait un jeune ami, m'a lacéré le cœur, parce qu'elle décrit parfaitement ma vie ces derniers temps. Cela fait maintenant des mois que j'ai en moi une sorte d'insatisfaction et de tristesse dans tout ce que je fais. Je vois cette insatisfaction partout, comme si, derrière le masque des sourires et des mille choses à faire, régnait le

<sup>12</sup> François, *Audience générale*, 27 novembre 2019.

<sup>13</sup> Cf. C. Pavese, « A Mario Sturani », Monza - Turin, 13 janvier 1926. Nous traduisons.

<sup>14</sup> M. Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Flammarion, Paris 2010, p. 13.

<sup>15</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 160.

<sup>16</sup> L'auteur fait référence à la journée de début d'année des adultes et des étudiants de Communion et Libération intitulée « Qui est cet homme ? », tenue à Milan le 29 septembre 2019.

<sup>17</sup> Cf. U. Galimberti, « A 18 anni via da casa : ci vuole un servizio civile di 12 mesi » [À 18 ans, loin de la maison : il faut un service civil de 12 mois], interview réalisée par S. Lorenzetto, *Corriere della sera*, 15 septembre 2019.

néant, une absence de vraie signification, une absence de vraie joie. Comme le sens manque, il ne reste que le devoir, un sens du devoir inutile, qui m'enfoncé encore plus. C'est peut-être précisément ce nihilisme dont tu nous parles souvent. C'est un problème qui concerne mon existence. En effet, c'est comme si la vie maintenant était moins vie. Le premier signe en est que tout ce qui ne se passe pas comme prévu devient un poids qui m'enfoncé. Il suffit d'un rien, une brouille qui ne va pas comme je voudrais, et je m'effondre, je me rends, je me laisse aller. Face à la réalité, je suis résigné et triste. Malgré les masques, même en essayant de faire comme si de rien n'était et d'aller de l'avant, je m'aperçois qu'au fond, face à tout ce qui m'arrive et que je vois, je suis triste, sans comprendre pourquoi. Il y a seulement quelques années, c'était le contraire, les difficultés étaient des tremplins, pas des poids ; maintenant, j'essaie de ne pas voir le besoin que j'ai dans le cœur, je fais comme s'il n'était pas là, je fais comme si j'allais bien, plus rien ne m'émerveille. J'ai besoin de quelque chose de grand qui vainque le néant dans lequel je suis tombé. Je te remercie de la compagnie que tu m'apportes en me provoquant par tes questions, et je te demande de l'aide parce que j'ai besoin de recommencer à m'émerveiller, j'ai besoin de comprendre ce qui m'arrive pendant les journées, parce que je ne veux pas rester dans ce néant ».

On se laisse aller, en misant sur des banalités sans prétentions, pour remplir de quelque manière le temps qui passe. « Le néant ne se choisit pas, on s'y abandonne »,<sup>18</sup> car, comme le disait Malraux : « Il n'y a pas d'idéal auquel nous puissions nous sacrifier », pour lequel nous pouvons nous engager vraiment, « car de tous nous connaissons les mensonges, nous qui ne savons point ce qu'est la vérité ».<sup>19</sup>

On le voit, le nihilisme actuel n'est plus celui d'avant, qui se dressait héroïquement contre les valeurs ; celui d'aujourd'hui n'a pas d'ambition : il a les traits d'une vie « normale », mais rongée de l'intérieur, car rien ne semble valoir la peine, rien n'attire, rien ne captive vraiment. C'est un nihilisme subi passivement, qui pénètre sous la peau et apporte une lassitude du désir, comme un marathonien épuisé un instant après le départ. Augusto Del Noce parlait d'un « nihilisme gai », « sans inquiétude », qui voudrait étouffer l'« *inquietum cor meum* augustinien » dans des jouissances superficielles.<sup>20</sup>

## 2. La liberté face à un défi

Dans ce contexte, notre liberté se trouve face à un défi. Demandons-nous : pouvons-nous nous contenter d'observer avec détachement le spectacle du néant qui avance dans notre vie, comme l'écrit Houellebecq ? « Posté au carrefour de l'espace et du temps / J'observe d'un œil froid l'avancée du néant. »<sup>21</sup>

La liberté peut très bien décider de ne pas voir et de fuir (« D'accord, on est à la merci du néant. *Pffft*, quelle importance ! »), se berçant de l'illusion de résoudre le problème tout simplement en détournant le regard. On peut toujours le faire. Edgar Morin, l'un des intellectuels européens vivants les plus connus, observe avec acuité : « J'ai compris qu'une source d'erreur et d'illusions est d'occulter les faits qui nous gênent, de les anesthésier et de les éliminer de notre esprit ».<sup>22</sup> Comme si on s'arrachait la dent pour ne plus avoir mal : ne pas voir pour ne pas souffrir. Nous avons tout essayé en ce temps de coronavirus.

Si Job avait vécu à notre époque, son ami Sofar, pour le consoler des malheurs subis, aurait pu lui dire : « Dans les moments de confinement, il faut se distraire ! Le meilleur antalgique, c'est le plaisir ! ».

---

<sup>18</sup> Cf. C. Fabro, *Libro dell'esistenza e della libertà vagabonda*, Piemme, Casale Monferrato (AL) 2000, p. 28. Nous traduisons.

<sup>19</sup> A. Malraux, *La tentation de l'Occident*, in *Œuvres complètes I*, Gallimard 1989, p. 110-111.

<sup>20</sup> Cf. A. Del Noce, *Lettera a Rodolfo Quadrelli* (Inédit, 1984). « Le nihilisme actuel est le nihilisme gai, sans inquiétude (sans doute pourrait-on le définir par la suppression de l'*inquietum cor meum* augustinien) ».

<sup>21</sup> M. Houellebecq, in *Houellebecq*, « Cahier de l'Herne », dirigé par Agathe Novak-Lechevalier, janvier 2017.

<sup>22</sup> E. Morin, *Enseigner à vivre. Manifeste pour changer l'éducation*, Actes Sud, Paris 2014, p. 14.

Mais est-ce vrai ? Peut-on vraiment atteindre l'objectif que Del Noce attribue au nihilisme gai, à savoir supprimer l'inquiétude du cœur ou, comme le dit Morin, éliminer de notre esprit la progression du néant ? Que chacun regarde son expérience et réponde. Peut-on vraiment résoudre ainsi le problème, simplement en détournant le regard ?

Certains, comme Andrea Momoito, ont la sincérité de confesser l'impraticabilité de cette voie : « Tu vis une journée pénible ? Ne t'inquiète pas, je t'envoie l'une de ces blagues stupides qui circulent en continu sur WhatsApp, même si je ne les trouve pas drôles du tout, même s'il me semble être quelqu'un de cynique qui essaie d'arracher un sourire aux autres alors que tout ce que je voudrais faire est de regarder Hospital Central [une série télévisée, *ndt*]. Je tourne des vidéos avec ma collègue Andrea Liba, je pense à des images gif stupides à poster sur Instagram, puis je m'effondre parce que je ne crois à rien. J'ai besoin de savoir que mon monde est là, mais ce n'est pas le cas. [...] Je n'ai plus rien à dire, si ce n'est que je suis désespérée, que j'ai du mal à comprendre toute cette joie ambiante et tout cet optimisme, toutes ces demandes de Zoom, tous ces petits messages, tous ces applaudissements et toutes ces bêtises. [...] Il ne me reste qu'à apprendre à vivre avec cette rage. Cette rage qui m'envahit et dont je ne sais qui inculper ». <sup>23</sup>

De manière tout aussi sincère, Sol Aguirre confesse avoir élaboré une recette dont elle reconnaît elle-même l'inconsistance : « Et me voilà qui raconte des bêtises [...] pour voir si, par hasard, l'une d'entre elles suscitera un sourire sur un visage assombri. Le rire, encore une fois, comme antidote à une réalité trop noire. L'éclat de rire, souvent si méprisé, est toujours mon remède ». <sup>24</sup>

Comme l'écrit Simone Weil, le fait est que « personne n'est satisfait longtemps de vivre purement et simplement. [...] On veut vivre pour quelque chose » <sup>25</sup>, on veut vivre intensément.

« On peut avoir des idées erronées, mais le cœur ne saurait se tromper, et l'erreur ne peut vous rendre malhonnête, c'est-à-dire vous faire agir contre votre conviction ». <sup>26</sup> Si le cœur ne saurait se tromper, qu'est-ce que cela implique ?

### 3. La surprise

Face à l'incapacité de résoudre en profondeur le mal-être (c'est-à-dire le problème de ce néant qui ronge nos journées), on peut décider de ne pas le prendre en considération, en le refoulant. Mais la douleur reste, et c'est bien là la surprise. Vraiment ! L'inquiétude du cœur peut être recouverte, pas supprimée ; l'insatisfaction peut être dissimulée, pas éliminée. En nous vibre quelque chose qu'on ne peut faire taire en fin de compte. Malgré les masques que nous portons et notre tentative de faire comme si de rien n'était, en essayant d'aller de l'avant, nous sommes tristes et tout est comme une pierre qui nous écrase. On a beau arracher la dent, la douleur reste ! Pourquoi ? Parce qu'en nous, quelque chose résiste.

« Je sentais quelque chose qui refusait de mourir au fond de moi, dans le fond de mon cœur, de ma conscience, qui s'obstinait à ne pas mourir, qui se traduisait en angoisse brûlante. » <sup>27</sup>

Qu'est-ce qui résiste ? Houellebecq l'écrit dans sa lettre à Bernard-Henri Lévy que j'ai souvent citée cette année, justement parce qu'elle me semble exprimer de manière exemplaire la dynamique humaine que nous décrivons : « J'ai eu de plus en plus souvent, il m'est pénible de l'avouer, le désir d'être aimé. [...] Un peu de réflexion me convainquait bien entendu à chaque fois de l'absurdité de ce rêve [...]. Mais la réflexion n'y pouvait rien, le désir persistait – et je dois avouer que, jusqu'à présent, il persiste ». <sup>28</sup>

---

<sup>23</sup> Cf. A. Momoito, *Público*, 10 avril 2020.

<sup>24</sup> Cf. S. Aguirre, *El Español*, 3 avril 2020.

<sup>25</sup> S. Weil, *Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu*, Gallimard, Paris 1962, p. 13.

<sup>26</sup> F. Dostoïevski, *Correspondance et voyage à l'étranger*, Mercure de France, Paris 1909, p. 119.

<sup>27</sup> F. Dostoïevski, *Les carnets du sous-sol*, op.cit., p. 139.

<sup>28</sup> M. Houellebecq, *Ennemis publics*, Flammarion-Grasset, Paris 2008.

Alors, j'insiste, ne nous trompons pas et ne nous laissons pas tromper en disant qu'il suffit de détourner le regard pour résoudre le problème : le nihilisme trouve un point de résistance avant tout en nous-mêmes. Soyons-y attentifs.

Devant le défi du coronavirus, Isabel Coixet doit admettre son impuissance : « Tout ce qui nous semblait évident n'est plus là. Et devant nous s'ouvre un brouillard épais, sans lumière. Je reconnais que je ne sais pas vivre cette heure, ces minutes qui deviennent éternelles ». <sup>29</sup> La réalisatrice espagnole reconnaît qu'elle ne parvient pas à tenir face à ce qui arrive, à elle comme à nous, et cela provoque en elle un mal-être profond qui transforme les minutes qui passent en un cauchemar qui paraît sans fin.

Sol Aguirre, de son côté, décrit l'expérience de l'isolement : « Durant la première semaine de confinement, j'ai eu peur. Pas seulement du virus, mais aussi de la possibilité que la tristesse me rende visite. Je veux parler de cette tristesse insupportable et durable qui trouble la vue et la vie. Je ne l'ai avoué à personne parce que je sais ce qu'on m'aurait dit : sois heureuse, fais des projets, trouve des solutions ». <sup>30</sup>

Qu'est-ce qui apparaît dans ces réactions, dans ces confessions sincères, à découvert ? La permanence de cette structure originelle de l'homme qu'est le désir. Il est stupéfiant de le voir chez un homme tel que Houellebecq, comme en témoigne la lettre citée. « L'attitude originelle dans laquelle l'homme est créé, écrit Giussani, est celle d'un élan dans une direction et un but précis, autrement dit une tension vers le mystère même qui le donne, vers l'infini de Dieu ; *Fecisti nos ad Te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in Te* (Saint Augustin) ». <sup>31</sup> C'est cette structure originelle, dans sa dimension irréductible, qui se révèle précisément au fond du nihilisme, devenu aujourd'hui habitude culturelle et phénomène social.

Quelle est alors la première action de l'homme qui ne veut pas vivre en fuyant un problème qu'il ne sait pas résoudre ? C'est le fait de reconnaître, au cœur de ce contexte de vide de sens, qu'il y a quelque chose d'irréductible, qui résiste au nihilisme, à tout cynisme rationaliste, comme en témoigne de manière emblématique un nihiliste tel que Houellebecq. Qu'est-ce qui résiste ? Mon moi, irréductible.

Si je suis attentif, il faut reconnaître qu'une structure élémentaire de mon moi perdure, même si je subis le vide de sens, dans lequel je baigne puisqu'il est devenu depuis un moment le « climat », la « culture » : plus le néant avance, plus les blessures et les attentes de notre humanité émergent dans toute leur force, et moins elles sont couvertes par les dialectiques culturelles et les projets collectifs, qui n'ont plus de prise sur nous : ce sont des attentes et des blessures qui émergent dans leur visage le plus élémentaire, sans l'armature des nombreux discours.

« Je sentais quelque chose qui refusait de mourir au fond de moi », disait Dostoïevski. Et Chesterton observe : « Quand on est naufragé pour de vrai, on trouve toujours ce dont on a besoin ». <sup>32</sup>

On l'a vu de manière surprenante quand a éclaté l'épidémie du coronavirus. Tirées de leur torpeur, les interrogations sont apparues. Interviewé par *Tracce*, Maurizio Maggiani déclare : « Nous étions dans une époque qui semblait terminée. Où rien ne pouvait plus se produire, où tout avait sa logique, inattaquable. Le système ne pouvait pas être ébranlé. Nous vivions comme si nous disions : que vouloir de plus ? Que vouloir de mieux ? Et où est le plus ? Où est le mieux ? C'était la fin d'une histoire. [...] Une lande infinie, une terre plate. Mais un mouvement tellurique a froissé cette étendue immobile et en a fait un paysage troublant ». Quel a été le premier résultat de ce séisme ? Les questions. « Il est nécessaire que chacun se pose les questions, parce qu'elles nous placent dans un espace moins étroit, elles nous sortent des barreaux de la prison dans laquelle nous nous sommes confinés. [...] Dans les tumultes, dans notre chaos, nous pouvons parvenir à la raison, à la condition

---

<sup>29</sup> Cf. I. Coixet, *ABC*, 31 mars 2020.

<sup>30</sup> Cf. S. Aguirre, *El Español*, 10 avril 2020.

<sup>31</sup> L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Rizzoli, Milan 1995, p. 231.

<sup>32</sup> G.K. Chesterton, *Supervivant*, L'âge d'homme, Lausanne 1981, p. 47.

adulte. Comment ? En demandant. En posant des questions ». Face aux interrogations, retombent « toute la superbe et l'arrogance »<sup>33</sup> qui nous accompagnent si souvent.

Éperonnées par une circonstance vertigineuse, les interrogations se sont frayé un chemin à travers les remparts de la zone de confort dans laquelle nous étions barricadés. La bulle a éclaté : « Nous avons trop longtemps vécu sous anesthésie, écrit Nuria Labari, car nous appartenons à un système trop souvent faussé dans ses fondements ».<sup>34</sup> Nous avons fait l'expérience de ce qu'affirme Giussani dans le chapitre dix du *Sens religieux* : « Un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de lui, ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison ».<sup>35</sup>

Certaines fois, la réalité nous heurte si fortement qu'il est très difficile d'en atténuer le coup, de l'éluder ou d'en ignorer la provocation. Ce qui est arrivé a réveillé – avec le concours de notre liberté – notre attention, en remettant notre raison en mouvement, en libérant les questions de sens qui expriment la nature. Je veux parler du besoin impérieux de sens qui nous constitue et que l'impact accepté avec la réalité telle qu'elle est a fait ressortir de manière impressionnante. C'est en ce sens que nous avons parlé de « réveil de l'humain ».<sup>36</sup>

Plus le nihilisme progresse, et plus il devient évident qu'on ne peut vivre sans un sens, et plus le désir indestructible d'être aimé se fait sentir.

C'est ce qui arrive au « fils prodigue »<sup>37</sup> de l'Évangile : plus il tombe bas, plus, étrangement, la nostalgie du père se fait sentir en lui. Mais même ceux qui pensent ne pas avoir de père (comme ceux qui se reconnaissent dans l'attitude décrite par Houellebecq) s'aperçoivent que le désir d'être aimé persiste, irréductible.

« Notre époque se méfie des mots, elle fuit les dogmes. Mais elle n'ignore pas le désir. Elle se languit confusément, sans vraiment savoir de quoi. Mais le sentiment d'héberger un vide qui a besoin d'être rempli est omniprésent ».<sup>38</sup> Ce désir ne disparaît pas, il ne s'éteint pas. C'est ce qui fait dire à Tchekhov que, pour saisir ce qu'on a devant soi, il faut partir de son désir : « Quand l'envie me venait jadis de comprendre quelqu'un, ou moi-même, j'examinais non pas les actes [comme nous le faisons plutôt : avec un acharnement moraliste envers nous-mêmes, nous fixons facilement notre regard sur ce que nous faisons de travers, pour ensuite nous flageller], dans lesquels tout est conventionnel, mais les désirs ». C'est ce que fait Jésus : que voit-il chez la Samaritaine ? Sa soif, son désir. Il s'adresse à la soif de cette femme : « J'ai une eau, une eau nouvelle, différente, la seule qui étanche ta soif ».<sup>39</sup> En ce sens, Tchekhov affirme : « Dis-moi ce que tu veux, je te dirai ce que tu es... ».<sup>40</sup>

Tout notre moi réside dans notre désir, tout réside dans ce que nous voulons authentiquement et profondément. Et toi, que veux-tu maintenant ? Que désires-tu ? « Je crois que ce rappel constant au désir, qui me vient de l'expérience de ma vie, [...] est l'une des choses qui rend plus sympathique [plus intéressant] ce que je dis, parce que c'est un aspect manifestement humain, mais c'est entre toutes la dimension la moins perçue »,<sup>41</sup> parce que beaucoup voudraient l'étouffer, comme nous venons de le dire, détourner le regard, la piétiner.

Comment vivre cette situation ? D'où partir pour regagner la vie que nous risquons de perdre ? Cette question exprime une urgence existentielle, c'est comme une épine dans la chair. À cause du caractère irréductible du désir, qui résiste malgré la progression du néant et qui fait la vie dramatique en rendant

---

<sup>33</sup> Cf. M. Maggiani, « Il cambio della vita » [Le changement de la vie], interview d'Alessandra Stoppa, *Tracce-Litterae communionis*, mai 2020, p. 15-16.

<sup>34</sup> Cf. N. Labari, *El Pais*, 18 mars 2020.

<sup>35</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 149

<sup>36</sup> Cf. J. Carrón, *Le réveil de l'humain. Réflexions à partir d'un temps vertigineux*, © Fraternité de Communion et Libération 2020.

<sup>37</sup> *Lc* 15, 11-32.

<sup>38</sup> E. Varden, *Quand craque la solitude. La mémoire et la vie*. Cerf, Paris 2019, p. 169.

<sup>39</sup> Cf. *Jn* 4, 4-42.

<sup>40</sup> A. Tchekhov. *Une banale histoire. Nouvelles*. Plon, 1923, p. 128.

<sup>41</sup> Fraternité de Communion et Libération (FCL), *Documentation audiovisuelle*, Journée de méditation pour les personnes mariées, Milan, 23 janvier 1977.

la question encore plus brûlante, nous sommes face à un choix : soit nous résigner en détournant le regard, en faisant comme si de rien n'était et en nous moquant de nous-mêmes, soit laisser tout notre désir crier, obéir à l'urgence du cœur que nul ne peut éteindre. On peut reconnaître le réel, en commençant par son propre malaise, et crier.

Mais... est-il raisonnable de crier si, en fin de compte, il n'y a rien ? Parfois, on se découvre découragé, las de crier. D'autres fois, le doute domine : vaut-il la peine de crier ? La raison de ce découragement, de ce doute, est que l'on pense que l'existence du cri du cœur, de ce désir qui résiste à tout nihilisme, va de soi. Mais l'existence du cri, de la question, du désir, est tout ce qu'il y a de moins acquis. D'ailleurs, quand on y pense, on commence à s'émerveiller qu'il existe. Or, qu'implique l'existence de ce cri ?

S'il y a le cri, il y a la réponse. On a parfois du mal à comprendre une telle affirmation à cause de ce que je viens de dire : nous pensons que le cri va de soi. Utilisant pleinement la raison, fidèle à ce qui ressort de l'expérience, Giussani identifie une loi permanente : « l'affirmation de l'existence de la réponse, qu'implique l'existence même de l'interrogation ».<sup>42</sup> Toute mystérieuse qu'elle soit, la réponse existe. Elle est impliquée par la question (en ce sens, Maggiani observe dans l'interview citée que la réponse « est déjà contenue dans la question »<sup>43</sup>). En effet, renchérit Giussani, « c'est supprimer la demande que de ne pas admettre l'existence d'une réponse ».<sup>44</sup> La demande de sens, d'amour, d'accomplissement, est l'affirmation implicite d'une totalité, d'« une réponse ultime *au-delà* des conditions existentielles expérimentables », mais qui existe. Comment puis-je savoir qu'elle existe ? Parce que, je le répète, son existence est impliquée par la dynamique même de ma personne, dans la structure d'exigences de mon humanité. « Si on éliminait l'hypothèse d'un "au-delà de", ces exigences seraient étouffées de manière contre nature ».<sup>45</sup>

#### 4. Un « toi » qui accueille le cri

La demande d'un sens exhaustif, d'amour et d'accomplissement complets, est constitutive de notre raison, elle en est l'expression suprême. Le fait même qu'elle se pose nous « force » à affirmer l'existence de la réponse, même au-delà de l'horizon que nous mesurons.<sup>46</sup> Autrement, il n'y aurait pas de cri, nous n'expliquerions pas l'existence de la question. Quand nous abolissons la catégorie de la possibilité, qui est l'étoffe même de la raison ; quand, à cause de la difficulté à affirmer la réponse, nous disons : « Ce n'est pas possible », nous renions la raison dans son essence même, nous déprimons sa dynamique vitale. Si je me trouvais perdu au milieu d'une forêt, crier « À l'aide ! » serait l'action la plus raisonnable. Mais le fait de crier implique la possibilité que quelqu'un écoute mon cri. Aussi éloignée soit-elle, je ne peux jamais exclure, en effet, la possibilité que quelqu'un m'entende. Autrement, crier serait absurde. Par conséquent, au moment même où, à cause de la difficulté rencontrée, je nie la possibilité que quelqu'un m'entende, je supprime le cri, et ma raison s'obscurcit. Voilà où se trouve l'« irrationalité » (ce « désespoir »<sup>47</sup>) qui tente fortement l'homme contemporain (chacun de nous) : à cause des difficultés du chemin, il déclare que ce n'est pas possible et, niant la possibilité d'une réponse, il expérimente l'affaiblissement de la question, l'obscurcissement de la raison, la faiblesse du désir. Quand la question se réveille-t-elle ? Quand on trouve devant soi une présence qui répond, une présence à la hauteur de la demande de totalité. Il n'est pas difficile d'imaginer, alors, avec quelle force irrépressible a pu s'élever le cri de l'aveugle Bartimée lorsqu'il a su que s'approchait un homme dont il avait entendu dire qu'il répondait à la demande profonde de la vie des hommes.

<sup>42</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 90.

<sup>43</sup> Cf. M. Maggiani, « Il cambio della vita », cit., p. 15.

<sup>44</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 89.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 170.

<sup>46</sup> Giussani écrit : « Le sommet de la conquête de la raison, c'est la perception de l'existence d'un inconnu, qu'on ne peut atteindre, vers lequel tend toute l'activité humaine, parce qu'elle en dépend. C'est l'idée de *mystère* » (L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 172).

<sup>47</sup> Cf. L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 110-115.

« Tandis que Jésus sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, le fils de Timée, Bartimée, un aveugle qui mendiait, était assis au bord du chemin. Quand il entendit que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier [on crie face à quelqu'un. Beaucoup de monde a dû passer à côté de Bartimée, mais il ne s'est mis à crier que lorsqu'il a entendu parler de cet homme, qui portait un nom et un prénom] : "Fils de David, Jésus, prends pitié de moi !" [on ne crie pas face à une personne quelconque, on crie face à quelqu'un qui porte un nom précis]. [...] Jésus s'arrête et dit : "Appelez-le !" On appelle donc l'aveugle, et on lui dit : "Confiance, lève-toi ; il t'appelle." L'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus. Prenant la parole, Jésus lui dit : "Que veux-tu que je fasse pour toi ?" ». <sup>48</sup>

Depuis lors, depuis que Jésus a fait irruption dans l'histoire, il y a dans l'horizon de la vie des hommes une Présence vers laquelle crier. Quelqu'un qui, face au cri de chacun de nous, demande : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? ». Il y a Quelqu'un qui embrasse notre cri, une Présence que nul ne peut effacer, tant le Fait s'est produit et se produit, contemporain, durable dans l'histoire. La possibilité de le rencontrer est donnée à chacun de nous. Quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, l'aridité ou la lassitude qu'il éprouve, l'incapacité à se laisser prendre par les choses ou le néant qui l'assaille, nul ne pourra éviter, quelque position qu'il adopte, d'être rejoint par l'interrogation du Christ et de l'entendre résonner, retentir comme adressée personnellement à lui : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? ». Et rien ne pourra nous empêcher de répondre comme l'aveugle Bartimée : « Rabbouni, que je retrouve la vue ! », <sup>49</sup> que je puisse « voir », c'est-à-dire expérimenter la force d'attraction par laquelle Tu m'entraînes hors du néant.

Pourquoi sommes-nous ensemble ? Nous aussi, comme Bartimée, nous avons croisé cette Présence capable de recueillir le cri de notre humanité, en réveillant au fond de nous un amour irréductible pour nous-mêmes, une tendresse pour nous-mêmes autrement impensable, et en soutenant notre chemin pour que nous ne glissions pas dans le néant. Nous sommes ensemble pour crier comme l'aveugle de l'Évangile. Nous ne pouvons vivre pleinement que parce qu'il y a cette Présence, uniquement si nous lui faisons de la place en nous et parmi nous.

Faire de la place à cette Présence en nous porte un nom. Lequel ? Silence. « Le silence [...] n'est pas un néant, le silence est une prière, c'est la conscience d'être face à Dieu, [...], c'est une demande ». <sup>50</sup>

On perd trop de temps à parler de choses qui n'ont aucune valeur et ne nous aident pas à vivre. Face à tous ceux qui disent (selon les différentes manières dont on peut alimenter la distraction) : « Ne crie pas, ne crie pas, ne crie pas ! », on peut malgré tout faire comme Bartimée qui criait encore plus fort : « Jésus, prends pitié de moi ! ». Si en nous vibre le moindre amour envers nous-mêmes, ce cri remplit notre silence. Dans l'inévitable drame de la vie, on peut ne pas censurer notre vulnérabilité et notre impuissance, ne pas y succomber, parce qu'une Présence nous embrasse, embrasse toute notre humanité confuse et agitée, se penche sur nos blessures et nous demande : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? ».

---

<sup>48</sup> Mc 10, 46-51.

<sup>49</sup> Mc 10, 51

<sup>50</sup> Cf. L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, Bur, Milan 2018, p. 212-213.